

Niveau avancé :

Espaces utopiques : en quête de la cité idéale.

*« L'utopie résonne comme un appel au large
et dans la nuit constellée de nos rêves,
elle nous invite à un étonnant voyage. »
Thierry Paquot, « L'utopie ou l'idéal piégé »*

Contenu :

Pour comprendre comment Jean-Baptiste-André Godin a élaboré et réalisé le Familistère, il convient d'entreprendre un court chemin initiatique parmi les penseurs, ceux qui ont rêvé une refonte politique, urbaine, économique et sociale, supposée conduire les hommes enfin réconciliés vers le bonheur. La matière est vaste, et le florilège proposé offre un éventail réduit de la quête de l'idéal en matière d'urbanisme et d'architecture. Nous avons tenté de ne retenir que les étapes des utopies les plus illustres et les plus marquantes pouvant être mises en relation avec la pensée de Godin et sa matérialisation. Même si les solutions proposées côtoient parfois l'absurde, elles forcent notre réflexion sur notre quotidien et nous démontrent que le monde est toujours à faire.

C'est aussi une évasion vers la fantaisie ...

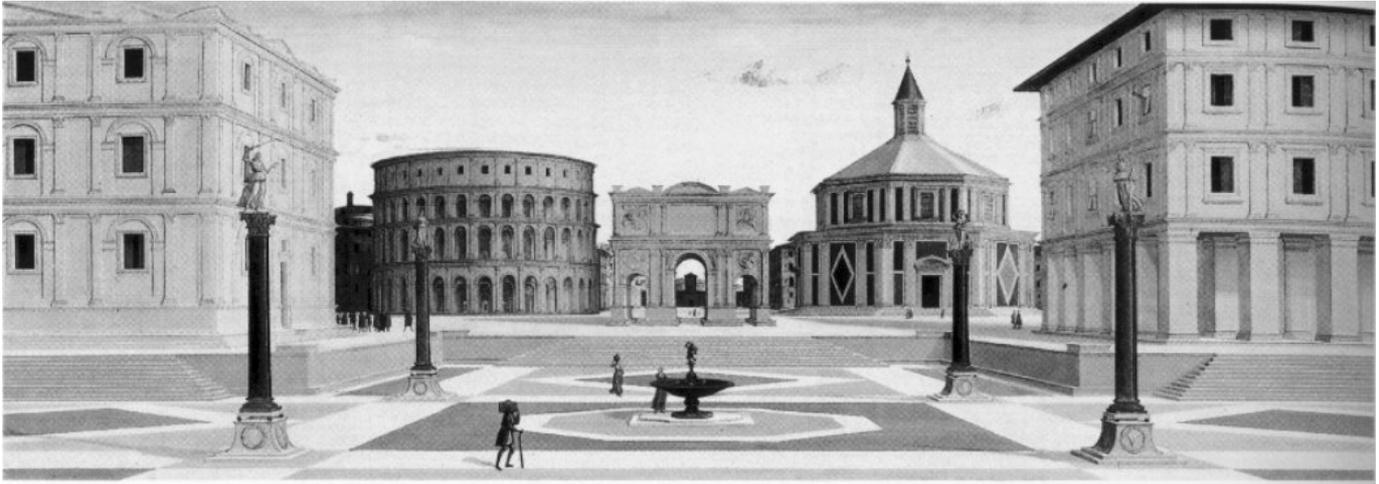
Objectifs :

A partir de textes choisis, des activités sont proposées : études de textes ou pistes de réflexion. Elles permettent d'élaborer un travail écrit ou un débat d'idées en français, philosophie, histoire, économie, sciences médico-sociales. Chaque document est indépendant et peut-être sélectionné selon les besoins ou la sensibilité de l'enseignant et constitue une approche préalable à la visite ou une évaluation après visite.

Ces documents ont été extraits d'un dossier plus complet disponible sur demande.

1 - Cités parfaites ?

Si l'utopie trouve ses sources dans « La République » et « les Lois » de Platon (IV siècle av. J.C.), c'est avec l'essor de la pensée humaniste qu'elle prend véritablement forme. Le mot est inventé par Thomas More. Son étymologie ou-topo, la région qui n'est d'aucun lieu donc le pays de Nulle Part, et eu-topo, la région du bonheur, offre au terme toute l'élasticité de son concept. C'est l'époque des explorations lointaines qui ouvrent des horizons inconnus, de l'imprimerie qui transmet les écrits, de la science qui impose sa rationalité. Ce nouveau genre littéraire qui va fleurir au XVI siècle a longtemps permis aux auteurs de dénoncer les travers de leur société présente ou à venir sans encourir les foudres de la censure. Les références à l'utopie de Thomas More seront multiples parmi les œuvres des penseurs qui imagineront d'autres modèles de société au fil de romans satiriques ou d'explorations de mondes extraordinaires.



*« de Baltimore » Ecole de Piero della Francesca XV^e siècle,
in La Cité idéale en Occident de Virgilio Vercelloni.*



« L'île d'Utopie »
gravure sur bois,
Hans et Ambrosius Holbein, 1516

Avocat anglais, puis grand chancelier et conseiller privé du roi Henry VIII, Thomas More (1478 – 1535) est contemporain et ami de Pierre Gilles et Erasme. Il est l'un des principaux représentants du courant humaniste. Son influence sur la vie politique anglaise sera considérable, mais il sera pourtant décapité par ordre du roi pour avoir refusé d'abjurer son appartenance à l'église catholique.

« L'Ile d'Utopie ou la Meilleure des Républiques » paraît en latin à Louvain en 1516. Il est divisé en deux ouvrages. Dans le premier, Thomas More expose une critique de la société anglaise qui favorise la propriété au détriment de la justice et de la prospérité sociale et s'interroge : un monde meilleur est-il imaginable ? Oui, répond le navigateur Raphaël Hythoday dans le second ouvrage, puisqu'il a lui-même exploré un tel lieu, une île lointaine et inaccessible, en forme de croissant, nommée Utopia. La propriété individuelle y a été abolie, et les hommes vivent dans l'harmonie et y sont heureux. Ils sont gouvernés par un prince qui est élu à vie par des représentants choisis par les habitants, mais qui peut être déposé s'il est soupçonné de tyrannie. Aucun utopien n'est oisif, ce qui permet de réduire la journée de travail à six heures. Tous se consacrent à la fois à l'agriculture et à l'artisanat. Les richesses sont équitablement réparties et l'or ne sert qu'à fabriquer les chaînes des esclaves et les pots de chambre ! Pas de concurrence, pas de corruption. Mais une morale très puritaine ...

54 cités y sont construites (l'Angleterre comptait alors 54 comtés). Chacune d'entre elles répète le même urbanisme, la même organisation sociale, les mêmes coutumes et lois. Elles sont situées à égale distance les unes des autres, possèdent une surface de terres cultivables identique et abritent chacune 6000 familles.

Etude du texte :

Paragraphe 1: *Soulignez l'identité et la relative souplesse du schéma urbain. Quels pouvoirs sont représentés par gouvernement et sénat ?*

Paragraphes 2 à 5 : *Dégagez l'adaptation judicieuse de la ville au site et précisez l'utilité économique et écologique du fleuve.*

Une place forte : situation de la source, son utilité tactique, économique ?

La ceinture de murailles : à quoi voit-on que la ville, tout en privilégiant la paix, est prête à la guerre ? Notez la précision et la spatialisation de la description.

A quelle ville toutes les caractéristiques d'Amaurote font-elles penser immédiatement ?

Paragraphes 6 à 9 : *Dégagez clairement et précisément : le caractère fonctionnel des rues et des édifices ; la présence et le respect de la nature ; le nouvel état d'esprit (propreté, élégance, émulation, possession commune...).*

Paragraphe 10 : *Qu'exprime très clairement l'existence d'un plan général d'urbanisme ? N'était-ce pas déjà suggéré à la fin du paragraphe précédent ? Justifiez la confiance en l'avenir du grand « législateur ». Quels rapports ces hommes si nouveaux entretiennent-ils donc avec le passé ? Peut-on en déduire ce que pense Thomas More ?*

L'ABBAYE DE THELEME :

Au milieu de la basse cour⁽¹⁾ était une fontaine magnifique de bel alabastré⁽²⁾; au dessus les trois Grâces, avec cornes d'abondance, et jetaient l'eau par les mamelles, bouche, oreilles, yeux, et autres ouvertures du corps.

Le dedans du logis sus ladite basse cour était sus gros piliers de cassidoine⁽³⁾ et porphyre, à beaux arts d'antique, au dedans desquels étaient belles galeries longues et amples, ornées de peintures, de cornes de cerfs, licornes, rhinocéros, hippopotames, dents d'éléphants, et autres choses spectaculaires.

Le logis des dames comprenait depuis la tour Artice⁽⁴⁾ jusqu'à la porte Mésebrine⁽⁵⁾. Les hommes occupaient le reste. Devant ledit logis des dames, afin qu'elles eussent l'ébatement⁽⁶⁾, entre les deux premières tours, au dehors, étaient les lices, l'hippodrome, le théâtre, et natatoires, avec bains mirifiques à triple solier, bien garnis de tous assortiments, et foison d'eau de myrrhe.

Jouxte la rivière était le beau jardin de plaisance ; au milieu de celui-ci, le beau labyrinthe. Entre les deux autres tours étaient les jeux de paume et de grosse balle. Du côté de la tour Cryère était le verger, plein de tous arbres fruitiers, tous ordonnés en ordre quinconce. Au bout était le grand parc, foisonnant en toute sauvagine⁽⁷⁾.

Entre les tierces tours étaient les buttes pour l'arquebuse, l'arc, et l'arbalète ; les offices⁽⁸⁾ hors la tour Hespérie, à simple étage ; l'écurie au-delà des offices ; la fauconnerie au devant de celles-ci, gouvernée par les autourciers⁽⁹⁾ bien experts en l'art, et était annuellement fournie par les Candiens⁽¹⁰⁾, Vénitiens et Sarmates⁽¹¹⁾, de toutes sortes d'oiseaux paragons⁽¹²⁾, aigles, gerfauts, autours, sacres, laniers, faucons, éperviers, émerillons, et autres, tant bien faits et domestiqués que, partant du château pour s'ébattre aux champs, ils prenaient tous tout ce qu'ils rencontraient. La venerie était un peu plus loin, tirant vers le parc.

Toutes les salles, chambres et cabinets, étaient tapissés en diverses sortes, selon les saisons de l'année. Tout le pavé était couvert de drap vert. Les lits étaient en broderie. En chaque arrière-chambre était un miroir de cristallin, enchassé en or fin, au tour garni de perles, et était de telle grandeur qu'il pouvait véritablement représenter toute la personne. A l'issue des salles du logis des dames, étaient les parfumeurs et les testoneurs⁽¹³⁾ par les mains desquels passaient les hommes, quand ils visitaient les dames. Ceux-ci fournissaient chaque matin les chambres des dames d'eau de rose, d'eau de naphe, et d'eau d'ange, et à chacun la précieuse cassolette, dégageant les vapeurs de toutes drogues aromatiques.

RABELAIS, *Gargantua*,
chap LV, 1534.

Notes :

1 - Cour intérieure

2 - Albâtre, sorte de marbre blanc

3 - Calcédoine, fine agate blanche

4 - Du nord

5 - Du sud

6 - Divertissement

7 - Bêtes sauvages de toutes sortes

8 - Dépendances

9 - Valets chargés des oiseaux de
chasse

10 - Crétois

11 - Habitants d'Europe orientale

12 - Modèles

13 - Coiffeurs

« Gargantua en son âge de quatre cent quatre vingt quarante et quatre ans engendra son fils Pantagruel de sa femme nommée Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie. »

Rabelais (1494 – 1553) trace l'épopée satirique de son bon géant Gargantua. Ayant bénéficié d'une éducation épanouissante qui développera toutes ses facultés hors des sentiers moyenâgeux de la scolastique, ce héros démesuré deviendra un prince éclairé. Après la guerre contre Picrocole, qui va donner l'occasion à Rabelais de dénoncer les conflits absurdes, Gargantua récompense son ami le moine Jean des Entommeures en lui offrant l'abbaye de Thélème, « nommée Désir » selon l'étymologie grecque. Située au bord de la Loire, l'abbaye n'a pas de murailles. Un hexagone de 260 m de côté, marqué de six tours, entouré de trois rivières, en délimite le contour. Sa règle : « Fay ce que voudra. Parce que gents libères, bien nés, bien instruits, conversants en compagnies honestes, ont par nature un instinct et aiguillon qui tousjours les poulse à faicts vertueux et retire du vice ».

Thèmes de réflexion :

La magnificence des lieux :

- *L'abondance*
- *Le luxe*
- *L'importance de l'art*

Le style de vie des habitants :

- *Héritage du Moyen-Age*
- *Divertissements*
- *Raffinement*

L'utopie :

- *Réalisme et fantaisie*
- *L'illustration symbolique d'une philosophie*
- *Le rêve et le reflet d'une civilisation.*

Thélème, l' « anti-couvent ».

L'ELDORADO :

... Carambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à Candide : « Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché ; j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant ; une rivière mène toujours à un endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. – Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence. »

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse se s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures, ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils ; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière ; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin ; partout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez...

(Les deux héros, après avoir ramassé or et pierreries qui jonchent le chemin pénètrent dans une auberge où leur est servi un somptueux repas...)

Quand le repas fut fini, Carambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent longtemps les côtés. Enfin ils se remirent. « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers ; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village ; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. »

(Candide et Carambo sont ensuite introduits à la cour du monarque...)

Candide et Carambo montent en carrosse ; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut et de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Carambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils s'approchèrent de la salle du trône, Carambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté ; si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle ; en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. » Candide et Carambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau de rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du géofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

VOLTAIRE, *Candide* (1759)
Chapitres XVII et XVIII.

Après une jeunesse turbulente, une vie ponctuée de d'honneurs et de désillusions, une œuvre très prolifique, Voltaire (1694 – 1778) transpose dans son conte philosophique sa propre expérience : sa naïveté de jeune homme, ses voyages, la maturation de son esprit, sa retraite près de Genève. Son héros, Candide, marqué par l'optimisme inconditionnel de son précepteur, se trouve entraîné dans un périple mouvementé à la recherche du bonheur. Chassé de place en place, il découvre toutes les formes du mal pour en arriver à la conclusion métaphorique : « il faut cultiver notre jardin », c'est à dire fertiliser le monde au sens social et humain. Pourtant, au centre du roman, Candide va connaître un épisode de répit en Eldorado, lieu mythique inspiré de l'empire Inca.

Thèmes de réflexion :

- *L'arrivée dans un monde inconnu : ses symboles.*
- *La richesse d'Eldorado, son gigantisme : plaisir, exotisme et merveilleux.*
- *Les rapports humains entre les habitants, vis à vis des étrangers, entre le monarque et ses sujets.*
- *La critique de la société française.*
- *L'utopie conforme aux vœux des Encyclopédistes.*
- *L'imprécision de l'utopie : quelles grandes questions ne sont pas abordées ?*
- *L'humour de Voltaire.*

ICARIA :

Déchire tes plans, mon pauvre Camille, et cependant réjouis-toi, car je t'envoie, pour les remplacer, le plan d'une ville-modèle, une ville plus belle que toutes celles qui l'ont précédée; tu pourras de suite avoir une première idée d'Icara, surtout si tu n'oublies pas que les citoyens sont égaux, que c'est la république qui fait tout, et que la règle, invariablement, et constamment suivie en tout, c'est: *d'abord le nécessaire, puis l'utile, enfin l'agréable.*

Maintenant, par où commencer? Voilà l'embarrassant pour moi! Allons, je suivrai la règle dont je viens de te parler, et commencerai par le nécessaire et l'utile.

Je ne te parlerai pas des précautions prises pour la *salubrité*, pour la libre circulation de l'*air*, pour la conservation de sa pureté et même pour sa purification. Dans l'intérieur de la ville, point de cimetières, point de manufactures insalubres, point d'hôpitaux: tous ces établissements sont aux extrémités, dans des places aérées, près d'une eau courante ou à la campagne.

Jamais je ne pourrai t'indiquer toutes les précautions imaginées pour la *propreté* des rues. Que les trottoirs soient balayés et lavés tous les matins, et toujours parfaitement propres, c'est tout simple: mais les rues sont tellement pavées ou construites que les eaux n'y séjournent jamais, trouvant à chaque pas des ouvertures pour s'échapper dans des *canaux souterrains*. [...]

La loi (tu vas peut-être commencer par rire, mais tu finiras par admirer), la loi a décidé que le piéton serait en *sûreté* et qu'il n'y aurait jamais d'accident ni du côté des voitures et des chevaux ou des autres animaux, ni d'aucun autre côté queconque. Réfléchis maintenant, et tu verras bientôt qu'il n'y a rien d'impossible à un gouvernement qui *veut* le bien.

D'abord, pour les chevaux fringants, ceux de selle, on n'en permet pas dans l'intérieur de la ville, la promenade à cheval n'étant soufferte qu'au dehors et les écuries étant aux extrémités. [...]

Tu comprends en outre que les *conducteurs* de voitures, étant tous des ouvriers de la République et ne recevant rien de personne, n'ont aucun intérêt à s'exposer à des accidents et sont au contraire intéressés à les éviter.

Tu comprends aussi que, toute la population étant dans les ateliers ou les maisons jusqu'à trois heures, et les voitures de transport ne circulant qu'aux heures où les omnibus ne courent pas et où les piétons sont peu nombreux, et les roues ne pouvant jamais quitter leurs ornières, les accidents de la part des voitures entre les voitures doivent être presque impossibles. [...]

Les piétons sont protégés même contre les intempéries de l'*air*, car toutes les rues sont garnies de *trottoirs*, et tous ces trottoirs sont couverts avec des *vitres*, pour garantir de la pluie sans priver de la lumière, et avec des toiles mobiles pour garantir de la chaleur. On trouve même quelques rues entièrement couvertes, surtout entre les grands magasins de dépôt, et tous les passages pour traverser les rues sont également couverts. [...]

Je n'ai pas besoin de te dire que tous les monuments ou établissements utiles que l'on trouve ailleurs se trouvent à plus forte raison ici, les écoles, les hospices; les temples, les hôtels consacrés aux magistratures publiques, tous les lieux d'assemblée populaire, même les arènes; des cirques, des théâtres, des musées de toute espèce, et tous les établissements que leur agrément a rendus presque nécessaires.

Point d'*hôtels aristocratiques*, comme point d'*équipages*; mais point de *prisons* ni de maisons de *mendicité*. Point de palais royaux ou ministériels; mais les écoles, les hospices, les assemblées populaires sont autant de palais, ou, si tu veux, tous les palais

sont consacrés à l'utilité publique.

Je ne finirais pas, mon cher frère, si je voulais t'énumérer tout ce qu'Icara renferme d'utile; mais je t'en ai dit assez, peut-être trop, quoique je sois sûr que ton amitié trouvera quelque plaisir dans tous ces détails, et j'arrive à l'*agréable*, où tu trouveras encore la *variété*, constante compagne de l'*uniformité*.

Voyons donc les formes extérieures des maisons, et des monuments.

Je t'ai déjà dit que toutes les *maisons* d'une rue sont semblables, mais que toutes les rues sont différentes, et représentent toutes les jolies maisons des pays étrangers.

Ton oeil ne sera jamais blessé ici de la vue de ces *asures*, de ces cloaques et de ces carrefours qu'on trouve ailleurs à côté des plus magnifiques palais, ni de la vue de ces haillons qu'on rencontre à côté du luxe de l'Aristocratie. [...]

Nulle part tu ne verrais plus de *peintures*, plus de *sculptures*, plus de *statues* qu'ici dans les monuments, sur les places; dans les promenades et dans les jardins publics; car tandis qu'ailleurs les oeuvres des beaux-arts sont cachées dans les palais des rois et des riches, tandis qu'à Londres, les musées, fermés les dimanches, ne sont jamais ouverts pour le Peuple qui ne peut quitter son travail pour les visites pendant la semaine, toutes les curiosités n'existent ici que pour le Peuple et ne sont placées que dans les lieux fréquentés par le Peuple.

Et comme c'est la République qui fait tout créer par ses peintres et ses sculpteurs, comme les artistes, nourris, vêtus, logés et meublés par la Communauté, n'ont d'autre mobile que l'amour de l'art et de la gloire, et d'autre guide que les inspirations du génie, tu vas comprendre les conséquences.

Rien d'inutile, et surtout rien de nuisible, mais tout dirigé vers un but d'utilité! Rien en faveur du despotisme et de l'Aristocratie, du fanatisme et de la superstition, mais tout en faveur du Peuple et de ses bienfaiteurs, de la liberté et de ses martyrs, ou contre ses anciens tyrans et ses satellites.

Jamais ces *nudités* ou ces peintures voluptueuses qui, dans nos capitales, pour plaire aux libertins puissants, et par la plus monstrueuse des contradictions, tandis qu'on recommande sans cesse la décence et la chasteté, présentent publiquement au Peuple des images que le mari voudrait cacher à sa femme et la mère à ses enfants.

Jamais non plus ces oeuvres de l'ignorance ou de l'incapacité que la misère vend à vil prix pour avoir du pain, et qui corrompent le goût général en déshonorant les autres; car ici rien n'est admis par la République sans examen; et comme à Sparte où l'on supprimait à leur naissance les enfants infirmes ou difformes, ici l'on plonge sans pitié dans les ténèbres du néant toutes les productions indignes d'être éclairées par les rayons du Dieu des arts.

Je m'arrête, mon cher Camille, quoique j'eusse beaucoup à te dire sur les rues-jardins, sur la rivière et les canaux, sur les quais et les ponts, et sur les monuments qui ne sont que commencés ou projetés.

Mais que diras-tu, quand j'ajouterai que toutes les villes d'Icarie, quoique beaucoup moins grandes, sont sur le même plan, à l'exception des grands établissements nationaux!

Aussi je crois t'entendre crier avec moi: Heureux Icaréens! Malheureux Français!

Avocat, procureur général en Corse, puis député de la Côte d'Or, Etienne Cabet (1788 – 1856) devint le théoricien intransigeant du communisme intégral. Au cours de sa vie politique houleuse, il vilipende la monarchie des Bourbons, ce qui lui vaut prison et exil, d'abord en Belgique, puis à Londres. Conscient des conséquences sociales de la révolution industrielle et influencé par Robert Owen, il écrit « Voyages et aventures de Lord William Carisdall en Icarie » qu'il publiera à Paris en 1840 sous le titre plus concis de « Voyage en Icarie ». Les références à l'Utopie de Thomas More y sont nombreuses : le fondateur, Icar, descend en droite ligne d'Utopus, et le lieu est indéterminé dans l'espace et dans le temps, ce qui rendrait possible l'installation d'une communauté icarienne n'importe où et n'importe quand. La capitale Icara est construite sur un plan en damier, constitué de 60 quartiers dont chacun porte le nom de l'une des 60 principales villes du monde. Cette communauté égalitaire est régie par une loi totalitaire, sans liberté individuelle, imposant l'uniformité.

Son ouvrage connaît un vif succès et se regroupent autour de lui les opposants d'extrême gauche. Son article « Allons en Icarie », paru dans son journal *Le Populaire* en 1847, donne le coup d'envoi à sa campagne de propagande pour la réalisation de son projet communautaire. Des centaines de disciples, principalement issus des milieux populaires, tentent l'aventure vers les terres nouvelles des Etats Unis d'Amérique. D'abord installée au Texas, puis à la Nouvelle Orléans, ensuite à Nauvoo (Illinois) dans des bâtiments abandonnés par les Mormons de Joe Smith et enfin à Saint-Louis, la communauté connaîtra bien des remous et des scissions engendrés par l'autoritarisme de Cabet. Certains Icariens pourront regagner la France et témoigneront des humiliations subies. Pourtant, malgré leurs implantations difficiles, leurs soubresauts, la mort de leur fondateur, deux communautés icariennes continueront de survivre pendant une trentaine d'années.

Etude du texte :

1 - Sur quel principe est fondé le système politique ? Comment ce principe se reflète-t-il dans l'urbanisme ?

2 - L'urbanisme nécessaire : comment se traduit-il ?

3 - L'urbanisme utile : quels aménagements des rues garantissent la sécurité ? Le confort des piétons ?

Qui sont les fonctionnaires de l'état mentionnés dans le passage ? En quoi cela renforce-t-il la sécurité ?

Comment le commerce est-il organisé ?

Les services : dressez-en la liste.

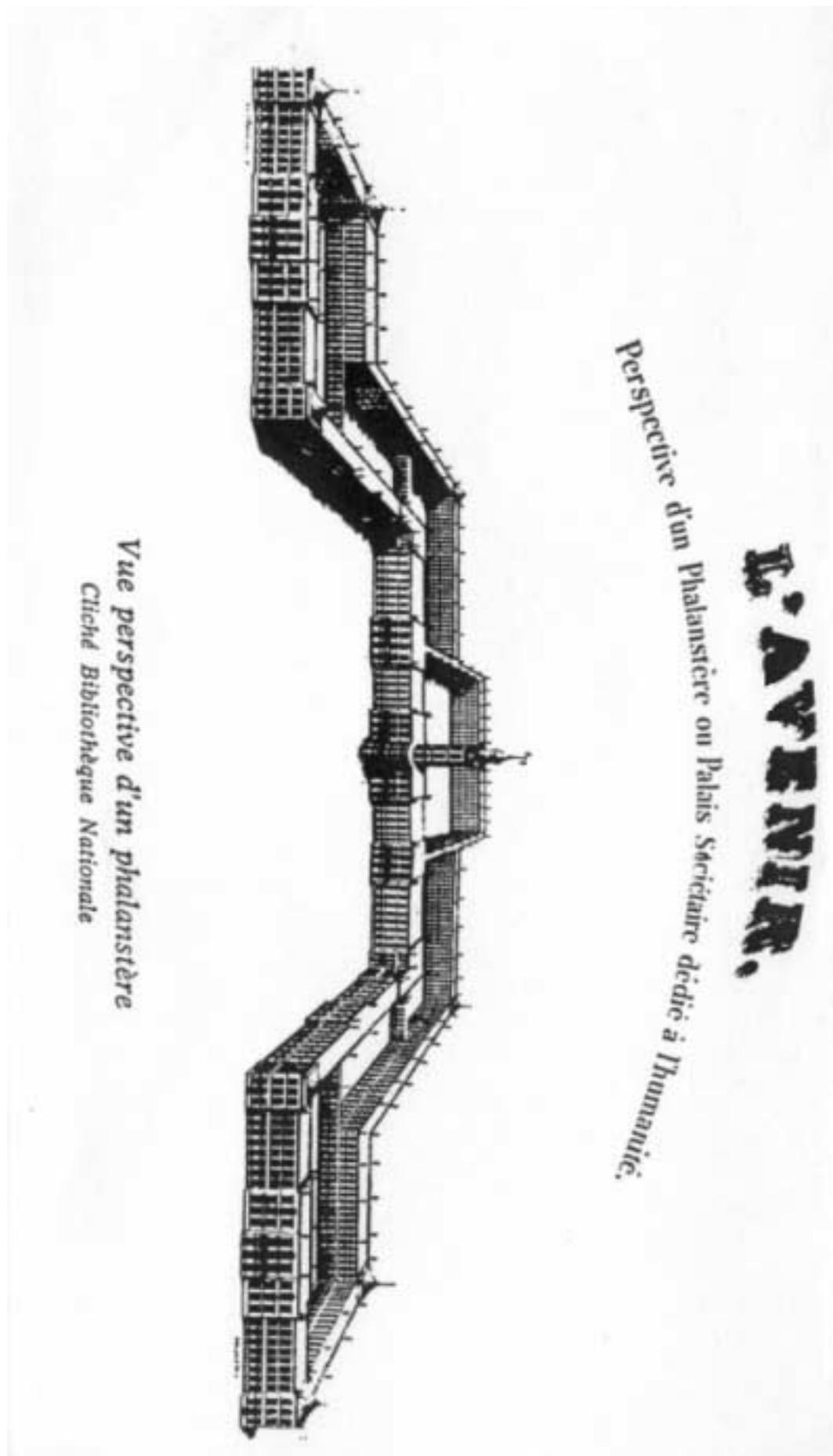
Quels éléments présents dans les grandes villes sont proscrits à Icaria ? Pourquoi ?

4 - L'urbanisme agréable :

Les façades des maisons : comment sont-elles agencées ? Dans quel but ?

Quelle est la place de l'art dans le paysage urbain ? Quelles dérives pouvez-vous constater ?

5 – Quelle est la part d'imitation avec l'Utopia de Thomas More ?



LE PHALANSTERE :

Nous avons devant nous, en regardant le Phalanstère, le corps central, au milieu duquel s'élève la Tour d'ordre ; les deux ailes qui, tombant perpendiculairement sur le centre, forment la grande cour d'honneur où s'exécutent les parades et manœuvres industrielles. Puis les deux ailerons, revenant en bords de fer à cheval dessinent la grande route qui borde la cour d'honneur et s'étend, le long du front de bandière du Phalanstère, entre cet édifice et les bâtiments industriels et ruraux postés en avant.

Les corps du bâtiment sont redoublés : le Phalanstère se replie sur lui-même, pour éviter une trop grande étendue de front, un éloignement trop considérable des ailes et du centre, pour favoriser, enfin, l'activité des relations en les concentrant. [...]

Toutes les pièces de la construction harmonienne appartements et ateliers, et tous les corps de bâtiments, sont reliés entre eux par une RUE-GALERIE qui les embrasse, circule autour de l'édifice et l'enveloppe tout entier. Cette rue galerie est double : au rez-de-chaussée, elle est formée par des arcades qui s'étendent parallèlement au bâtiment comme au Palais-Royal ; sur ces arcades, au-dessus du plafond de la galerie inférieure, s'élève celle du premier étage. Cette dernière monte jusqu'au sommet de l'édifice et prend jour par de hautes et longues fenêtres, auquel cas les appartements des étages supérieurs s'ouvrent sur elles ; ou bien elle s'arrête et forme terrasse pour l'étage supérieur.

Inutile de dire que ces galeries sont vitrées, ventilées et rafraîchies en été, chauffées en hiver, toujours abondamment pourvues d'air et agréablement tempérées. [...]

Elle sert pour les grands repas et les réunions extraordinaires. Parées de fleurs comme les plus belles serres, décorées des plus riches produits des arts et de l'industrie, les galeries et les salons des Phalanstères ouvrent aux artistes d'Harmonie d'admirables expositions permanentes. Il est probable que, souvent, elles seront construites en verre.

Il faut se figurer cette élégante galerie courant tout autour des corps de bâtiments, des jardins intérieurs, et des cours du Phalanstère ; tantôt en dehors, tantôt en dedans du palais, tantôt s'élargissant pour former une large rotonde, un atrium inondé de jour ; projetant au travers des cours, ses couloirs sur colonnes ou de légers ponts suspendus, pour réunir deux faces parallèles de l'édifice ; s'embranchant enfin, aux grands escaliers blancs et s'ouvrant partout des communications larges et somptueuses. [...]

Chacun trouve à se loger suivant sa fortune et ses goûts dans les quartiers du Phalanstère. On s'abonne avec la phalange pour le logement comme pour la nourriture, soit que l'on prenne un appartement garni, soit que l'on se mette dans ses meubles. Plus de ces embarras, de ces nombreux ennuis de ménage, attachés à l'insipide système domestique de la famille. On peut, à la rigueur, n'avoir en propriété que ses habits et ses chaussures, et se fournir de linge et de tout le reste par abonnement.

Les tables et les buffets, chargés dans ces salles basses (*les cuisines*), pris et élevés, aux heures des repas, par des machines, sont apportés tout servis dans les salles de banquet, qui règnent à l'étage supérieur et dont les planchers sont pourvus d'un équipage de trappes, destinées à donner aux grandes opérations du service unitaire la rapidité prestigieuse des changements à vue d'un opéra féerique.

Ces mécanismes ingénieux, que la civilisation emploie çà et là pour faire quelques jouissances à ses oisifs, l'Harmonie trouve son économie à les prodiguer pour faire des jouissances sans nombre à tout son peuple.

Victor CONSIDERANT *Description du Phalanstère*, 1840.

Charles Fourier (1772-1837) veut s'échapper des mouvements utopistes. Sa conception ne se fonde pas uniquement sur des constats socio-économiques, et plutôt que de contraindre l'homme à se soumettre à un moule, elle se détermine en fonction du bonheur de l'être humain. Cet étrange employé de commerce, issu d'une famille aisée de Besançon, évitera de justesse la guillotine pendant la Révolution Française. Il constatera la misère qui règne dans les villes et les campagnes françaises ; il constatera également la plus totale anarchie dans le domaine économique : par exemple, en 1799, il reçoit l'ordre de jeter à la mer un stock de riz pourri, initialement destiné à la spéculation. Il se lance dans une critique virulente de la société industrielle et bourgeoise, de l'économie libérale qui oppriment le plus grand nombre, situation qui se doit de disparaître pour que s'instaure un système équitable qui placera l'homme au centre de ses préoccupations. Or l'homme, créé par Dieu à son image, ne peut être que parfait ; il n'a ni qualités, ni défauts, mais est animé de passions.

« En quoi consiste le bonheur, sinon à ressentir et à assouvir une immense quantité de passions malfaisantes ? Tel sera le sort des humains lorsqu'ils seront délivrés de l'état civilisé, barbare et sauvage ; leurs passions seront si innombrables, si bouillantes, si variées, que l'homme opulent passera sa vie dans une sorte de frénésie permanente. »

Charles Fourier, cité dans « L'Utopie ou l'Idéal Piégé » de Thierry Paquot.

Par un très complexe calcul, Fourier dénombre les passions, les classe, les combine, selon les lois de l'attraction universelle qui devient « l'attraction passionnelle ». Plutôt que d'abandonner l'individu au sein de sa cellule familiale en butte aux difficultés de toutes sortes, il imagine des regroupements de 810 hommes et autant de femmes, élaborés en fonction des passions dominantes qui vivraient en harmonie dans un gigantesque habitat unitaire : le phalanstère. Tout y serait plaisir. On ne consacrerait pas plus de deux heures à une même activité, et le travail serait ainsi rendu attractif. Le système économique, essentiellement basé sur l'agriculture et quelques productions artisanales ou industrielles, serait fondé sur la libre association des individus en une coopérative de production et de consommation dont les membres seraient actionnaires copropriétaires. Aucun n'est salarié mais tous reçoivent une part des bénéfices selon une participation échelonnée fondée sur trois éléments : capital, travail, talent. Au phalanstère, la femme serait l'égale de l'homme, et les enfants seraient élevés en commun. Ces phalanstères, conçus selon le plan d'un palais imitant celui de la galerie du Palais-Royal ou de Versailles, seraient appelés à se multiplier pacifiquement, couvriraient bientôt la surface du globe et permettraient à l'humanité d'atteindre l'harmonie.

Victor Considérant, polytechnicien et ingénieur de l'armée, quitte ses fonctions pour se consacrer à la diffusion des idées de Fourier qu'il synthétise de façon plus claire. Après la mort de celui-ci, il devient le chef de file de l'Ecole Sociétaire qui réunit les fouriéristes (dont J.B.A. Godin). Il se lancera dans plusieurs tentatives de réalisation d'un phalanstère, en particulier Réunion près de Dallas au Texas, qui toutes furent vouées à l'échec.

Thèmes de réflexion :

- *Analogies et différences entre les systèmes décrits par Cabet et Fourier.*
- *L'attirance vers le Nouveau Monde et ses désillusions dans le contexte historique.*
- *Retrouvez quelques éléments qui montrent que le Familistère est d'inspiration fouriériste.*

2 - L'utopie réalisée ?

- ***De la cité idéale au Palais Social***

« Ne pouvant faire un palais de la chaumière ou du galetas de chaque famille ouvrière, nous avons voulu mettre la demeure de l'ouvrier dans un palais ; le Familistère, en effet, n'est pas autre chose, c'est le *palais du travail*, c'est le PALAIS SOCIAL de l'avenir.

Ce qu'il n'est pas possible de faire au profit de familles éparpillées et sans lien, les améliorations qu'on ne peut introduire dans le tohu-bohu des habitations ouvrières, ni à la ville, ni à la campagne, ni dans les caves, ni dans les mansardes habitées ; ce que ne permettent pas même les habitations ouvrières isolées les mieux construites, quel qu'en soit le système : le Familistère le permet, le *palais social* le rend possible, bien plus, il le rend nécessaire. »

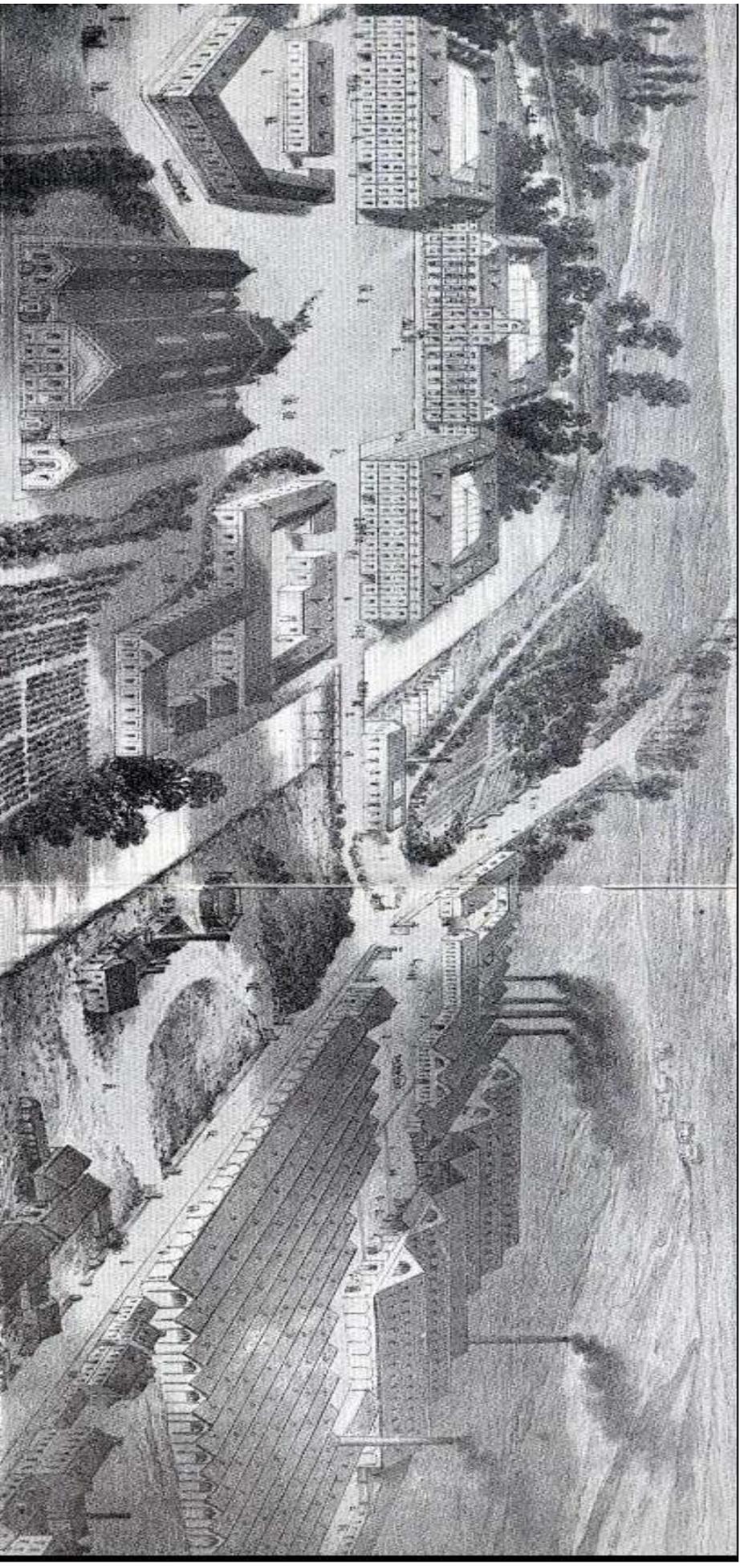
Jean-Baptiste-André Godin

La Richesse au service du peuple, le Familistère de Guise. 1875.

Les passages qui suivent sont extraits de l'ouvrage de Jean-Baptiste-André Godin publié en 1874, « La richesse au service du peuple : le Familistère de Guise », version simplifiée de « Solutions Sociales » (1871). L'auteur y explique comment la conception architecturale et urbaine du Familistère étaye son projet social.

LE FAMILISTERE OU PALAIS SOCIAL

MANUFACTURE



Le Palais Social.

En décrivant les plans du premier palais social, aujourd'hui édifié, je n'entends pas présenter ses dispositions comme préférables à toutes autres que l'étude et l'expérience peuvent révéler. Ce n'est pas un modèle que je veux offrir à l'imitation des hommes, c'est plutôt un exposé des règles à observer dans l'édification de l'habitation sociale pour arriver à constituer le bien-être au profit de tous, et à donner aux plus pauvres familles les équivalents de la richesse.

Dès que l'idée du palais social aura suffisamment fait son chemin dans le monde, toutes les données économiques de la science sociale seront mises en présence pour choisir le lieu le plus convenable à l'édification de chaque palais. Leur emplacement sera subordonné à la nature des ressources agricoles de la contrée, combinées avec celles de l'industrie manufacturière ; de façon à faire concourir la position topographique du palais social à la plus grande somme de ressources possibles : l'association de l'agriculture et de l'industrie rendra cette mesure nécessaire.

L'emplacement du Familistère que j'ai fondé à Guise était marqué par les besoins de la population nouvelle, attirée par le développement régulier de l'industrie que j'y avais créée.

Le sol des prairies de la vallée de l'Oise, touchant aux propriétés bâties de la ville, fut choisi comme emplacement ; de manière que le Familistère compose aujourd'hui un nouveau quartier de la ville, au moyen de la nouvelle rue que j'ai ouverte et du pont que j'ai jeté sur l'Oise.

Le front du palais fait face à la ville sur une étendue de 180 mètres ; l'aile gauche a vue sur les jardins et sur les bâtiments de la manufacture ; l'aile droite, sur les jardins et les coteaux boisés qui bordent la vallée. La vue, derrière le palais, s'étend sur ses promenades, sur les prairies de la vallée de l'Oise et les grands arbres dont les méandres de la rivière sont plantés, et sur les coteaux qui limitent l'horizon.

Le Familistère, ses dépendances et sa manufacture sont bâtis sur une propriété d'environ 18 hectares.

Le palais est situé au milieu de 6 hectares environs de jardins que l'Oise traverse et contourne sur les deux tiers de leur étendue : une partie de cette propriété est convertie en promenades, squares et jardins d'agrément ; une autre partie est consacrée à la culture des légumes et aux vergers.

Le plan général du Familistère comprend trois blocs de bâtiments principaux reliés entre eux.

Les motifs qui ont fait diviser le Familistère en trois parallélogrammes sont étrangers à ce qu'on pourrait considérer comme une règle d'architecture. Créer des logements pour 1200 à 1500 personnes pouvait être une entreprise téméraire. L'idée de relier entre eux des parallélogrammes se prêtait à un plan d'ensemble, qui pouvait se réaliser par des entreprises successives, et cela permettait, en même temps, de faire l'expérience réduite d'un fait nouveau pour ne pas donner lieu à des enseignements pratiques, dont il y avait à tenir compte dans les développements ultérieurs de l'œuvre que je voulais fonder.

L'édifice des trois parallélogrammes dont le palais se compose renferme trois cours intérieures, autour desquelles s'élèvent le rez-de-chaussée et trois étages. Le rectangle central a 65 mètres de façade et 40 mètres de profondeur ; sa cour intérieure a 45 mètres de long et 20 mètres de large ; les deux autres rectangles, formant les ailes du palais, sont en avant du premier, de manière à former une place devant la partie centrale. L'aile gauche a 50 mètres de façade et 38 mètres de profondeur, sa cour intérieure a 18 mètres de largeur et 30 mètres de longueur ; l'aile droite, 54 mètres de façade et la même largeur que l'aile gauche. Le développement total du palais est de 450 mètres.

Les cours sont pavées d'un ciment dur et uni comme l'asphalte. Dix passages, au rez-de-chaussée, servent de communication entre les cours intérieures, la place centrale extérieure, la rue et les jardins ; ces passages donnent accès en même temps aux escaliers. Ces escaliers sont placés dans les angles des parallélogrammes ; ils conduisent aux galeries qui, à chaque étage, servent de communication entre les logements.

Des corridors, allant d'une galerie à l'autre, font communiquer entre elles les trois cours intérieures, et permettent la circulation générale de la population dans toute l'étendue du palais. (chapitre II)

Pistes de réflexion :

- *Quel but poursuit Godin en publiant la description détaillée de son palais social ?*
- *Sur quel premier critère se choisit l'emplacement d'un palais social ?*
- *A quels autres critères obéissent l'édification du Familistère à Guise ?*
- *Importance de la nature.*
- *Le pragmatisme de Godin.*

Les logements :

Les logements du Familistère sont à double rang de chambres : les unes ayant vue sur la cour intérieure, les autres sur les façades extérieures ; cette disposition permet la ventilation complète de l'appartement.

Les planchers des galeries, ainsi que ceux des appartements, sont carrelés, afin de se prêter à une propreté plus facile, et de donner moins d'accès à l'incendie.

Tous les appartements sont plafonnés, et les murs dressés avec soin sont le plus souvent badigeonnés à la chaux ; c'est un moyen facile de renouveler la propreté dans l'intérieur du logement ouvrier et d'assainir sa demeure. Les habitants aisés font placer les papiers et tentures qui leur conviennent.

La règle servant à la distribution des appartements est celle-ci : les portes sont placées à distance d'un angle du fond de la pièce, de façon à ce qu'un grand lit puisse être placé, autant que possible, en deux sens différents, dans chaque chambre, avec sa table de nuit au chevet, et que la porte, placée au-delà du lit, soit toujours assez distante de l'autre angle de la chambre pour laisser la place à un meuble. (chapitre III)

Le palais social, placé près de l'atelier, permet à l'ouvrier de rentrer dans sa demeure, aussitôt son travail fini sans ajouter une fatigue nouvelle à la fatigue du travail ; il peut changer de vêtements si cela lui est nécessaire, et trouver immédiatement le repos pour réparer ses forces. Ce qui ne peut avoir lieu dans beaucoup d'établissements où l'ouvrier a de grandes distances à parcourir pour retourner chez lui.

En rentrant au Familistère, le père et la mère rencontrent leurs enfants sortant des écoles, la famille est aussitôt réunie pour le repas, qu'elle prépare facilement avec les ressources que le palais lui offre à ce sujet.

Aux avantages inhérents au milieu dans lequel le palais social place l'habitation se joint l'agrément de pouvoir toujours proportionner l'étendue du logement et de ses dépendances aux besoins de la famille.

Aujourd'hui, l'un renonce à sa cave, l'autre à son grenier, qu'un troisième reprend ; d'autres changent un appartement de deux chambres contre un de trois chambres, et tout cela sans que les loyers cessent de produire au profit des sociétaires.

Ces mutations et ces changements de logements sont même à encourager, parce qu'ils donnent lieu, chaque fois, à une remise à neuf, dont les frais doivent être supportés par ceux qui demandent à changer d'appartement.

Le Familistère renferme un certain nombre de chambres garnies pour les personnes vivant seules et pour les sociétaires qui, momentanément, ont besoin d'un agrandissement de logement : soit parce qu'il leur survient des parents ou des amis, soit pour tout autre motif, comme par exemple celui de cas de maladie dans la famille. (chapitre XXXIV)

Pistes de réflexion :

- *A quelle règle principale l'aménagement intérieur du logement obéit-il ?*
- *Quels sont les avantages de la proximité du logement par rapport à l'entreprise ? De quel autre avantage, passé sous silence, l'entreprise peut-elle profiter ?*
- *A quelle critique Godin cherche-t-il à échapper ?*

Le palais social : vers l'émancipation de l'individu.

Au Familistère, 1500 personnes peuvent se voir, se visiter, vaquer à leurs occupations domestiques, se réunir dans les lieux publics, et faire leurs approvisionnements, sous galeries couvertes, sans s'occuper du temps qu'il fait, et sans jamais avoir plus de 160 mètres à parcourir. [...]

Cette facilité des relations contribue à faire du palais social l'habitation la plus propre à élever le niveau moral et intellectuel des populations, parce que l'enfance trouve l'école à côté de sa demeure, et parce que les commodités de la vie du palais, enlevant à l'ouvrier le surcroît de peines que le ménage isolé comporte, lui laissent plus de loisir pour s'initier aux faits du progrès et à ceux de la vie sociale ... (chapitre V)

Le palais social renforce le sentiment communautaire.

Aussi le palais social, tel que nous l'avons décrit, est-il magnifiquement doté pour procurer toutes satisfactions à ses habitants : ses grandes cours vitrées, ses salles publiques, son théâtre, sa bibliothèque, sont, pour les jouissances communes et individuelles, des ressources impossibles à réaliser, dans des conditions aussi satisfaisantes, pour une population autrement organisée.

D'autres éléments de satisfaction existent en dehors du palais, par les jardins, les pelouses, les ombrages qu'entourent les eaux tranquilles de l'Oise : chacun se promène à son gré ; ici des habitants pêchent à la ligne, là des groupes font la conversation sur les bancs du jardin, pendant que d'autres font la promenade en barque, et que les enfants courent par les allées, autour des massifs, et sur les pelouses, où toute la joyeuse troupe prend ses ébats.

Il y a donc, au Familistère, beaucoup de délassement dont bien des gens aisés sont privés, et ces avantages sont unis au plaisir que procure une société facile à rencontrer.

Les sociétés théâtrales, chorales et de musique sont les heureux auxiliaires de ces moyens de délassements et de distractions [...] Les répétitions musicales ont lieu, deux ou trois fois par semaine, dans le foyer du théâtre, faisant face au palais. Pendant les belles soirées d'été, les croisées de la salle d'orchestre sont ouvertes ; la population peut sortir sur la place centrale extérieure et jouir, en se promenant, du plaisir d'écouter les morceaux de musique que les amateurs de la ville viennent entendre de leur côté, en se mêlant aux groupes des habitants du Familistère. [...]

Aussitôt cette fête du jour terminée (*fête du travail ou de l'enfance*) commence la fête de nuit : la cour est transformée à vue d'œil, par la corporation des pompiers, en une immense salle de bal : les musiciens prennent place sur le portique élevé pour la fête, et mille danseurs et danseuses s'élancent aux sons de l'orchestre et se livrent au plaisir du bal jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, pendant que deux mille personnes viennent jouir de ce spectacle du haut des galeries du palais. (chapitre XXXV)

Le palais social : vers une nouvelle répartition du capital.

Le premier résultat que le palais social permet d'obtenir, en dehors de toute modification du régime industriel, c'est d'améliorer l'existence du travailleur ; c'est de créer, au profit des masses, une somme de bien-être qui les soulage des peines du travail ; c'est, en améliorant la condition des classes laborieuses, de procéder, par l'éducation de l'enfance, à la régénération sociale des populations qui s'élèvent.

Le palais social peut donc n'être envisagé que comme une réforme pure et simple de l'architecture de l'habitation. Mais, d'un autre côté, il se prête à toutes les améliorations, à toutes les modifications à introduire dans le régime industriel, et il facilite la participation et l'association à tous les degrés consentis. [...]

Le capital peut, avec profit, élever des palais au travail et créer la commune sociétaire, comme il a régénéré, avec profit, les moyens de transport, en créant les chemins de fer, ces voies nouvelles de circulation qui profitent à tous. (chapitre XXI)

L'industrie moderne a changé, par le salariat, la condition du travailleur en créant le travail libre ; l'industrie future doit réaliser, par l'association, l'émancipation de l'ouvrier, en l'appelant au bien-être et à la propriété collective.

C'est la plus belle et la plus sainte tâche que le capital puisse entreprendre aujourd'hui ; c'est la véritable voie du salut social et de la fraternité entre toutes les classes de la société.

Il est conforme aux principes que les bénéfices de l'industrie soient consacrés, dans une légitime mesure, à créer les conditions du bien-être et du progrès social dans l'humanité. (chapitre XXII)

Piste de réflexion :

Montrez que la réalisation du palais social dépasse largement le cadre d'un projet architectural et philanthropique.

En 1880, les statuts de l'Association du Capital et du Travail sont promulgués. Cette association, véritable point d'orgue de l'œuvre de Godin, prépare l'avenir de l'entreprise et du Familistère en définissant le cadre de son système autogestionnaire. Mais comment à cette époque Godin lui-même percevait-il ses réalisations ? Lors d'une réunion au théâtre, il s'adresse à ses ouvriers :

« Mon œuvre n'a pas été conçue en vue de vous seuls ; si je n'avais d'autre but que de créer des avantages à votre seul bénéfice, il y a longtemps que votre incrédulité et votre insouciance m'eussent lassé et découragé au point de me faire renoncer à mes projets. Mais je sentais qu'en travaillant pour vous, je travaillais pour le monde ; qu'en luttant contre tous les obstacles qui se sont dressés de toutes parts sur ma voie, je luttais pour tous les travailleurs, pour l'humanité elle-même, et ce sentiment m'a soutenu, m'a fait avancer là où d'autres moins convaincus du but poursuivi se fussent arrêtés...

Le Familistère vivra. L'idée qui y a donné naissance est impérissable, elle vivra autant que le monde. Et quand les murs de briques qui nous abritent seront tombés en poussière, les générations se transmettront le souvenir des enseignements qui auront été incarnés ici. La parole de vérité sera de mieux en mieux comprise, car ce n'est point d'un coup que l'homme embrasse les choses dans leur sens véritable et complet.

Les œuvres humaines vont se perfectionnant sans cesse ; il en sera de même des associations coopératives, mais la Société du Familistère n'en marquera pas moins dans l'histoire de l'humanité une étape dont le souvenir restera. »

Conférence du 22 mai 1881, Devoir, tome 5, p356.

Pistes de réflexion :

- *L'œuvre de GODIN a suscité de nombreuses réactions. A travers ce document et vos connaissances, imaginez comment elle était perçue par ses contemporains (hommes politiques, coopérateurs, industriels, habitants de la ville de Guise, Familistériens...).*
- *Que semble selon vous dénoter les propos de Godin ?*

Sujet de recherche :

Quelle a été l'influence des théories de Saint Simon et Proudhon dans l'œuvre de Godin ?

Sujets de synthèse :

*Le Familistère : cité pragmatique ou utopie concrétisée ?
Totalitarisme ou liberté ?*

Les « Solutions Sociales » au Familistère : architecture au service de l'amélioration des conditions de vie, responsabilisation, émancipation de la femme, l'enfant-roi....

3 - Cité des Temps Modernes...

Le XX siècle, secoué par ses conflits idéologiques, économiques et sociaux, par ses guerres, appréhende l'utopie. Si l'architecte reste avant tout un utopiste puisqu'il tend à créer la réalité de demain, les thèmes littéraires, artistiques et cinématographiques marginalisent l'utopie en contre-utopie comme pour en conjurer la réalisation.

LA VILLE 1984

Né au Bengale, fils d'un petit fonctionnaire de l'administration des Indes, George Orwell (1903 – 1950) fait des études à Eton, comme boursier, et y découvre les idées socialistes qui l'influenceront durablement. Durant sa vie assez brève, il épouse toutes les conditions : policier dans les rangs de la Police impériale de Birmanie, clochard, plongeur dans un restaurant, maître d'école, employé de librairie, guérillero anti-franquiste pendant la guerre d'Espagne, ouvrier de nuit, commentateur à la BBC, directeur de l'hebdomadaire *The Tribune*, envoyé spécial de *The Observer* en France et en Allemagne. Deux récits marqueront sa célébrité. Le premier, *La République des animaux* (*Animal Farm*) paraît en 1945 et propose, sous le prétexte d'une fable animale, une réflexion sur le pouvoir à travers une expérience d'autogestion des animaux de la ferme. *1984*, publié en 1949, se déroule, à Londres, capitale de la première région aérienne de l'Océania, puissance mondiale avec Eurasia et Estasia, établie depuis 30 ans après plusieurs révolutions et un conflit atomique. Océania est dirigée par le Parti Unique dont le chef est invisible mais dont les portraits sont partout : Big Brother. Le message de Orwell : l'homme est à placer au premier rang des priorités, au cœur des préoccupations de toute activité sociale. Les Etats, les intérêts financiers, les idéologies, tout ce qui enserre et asservit l'individu, tout ce qui opprime et appauvrit doit être combattu. Il ne peut y avoir de dignité sans liberté et de liberté sans démocratie.

Winston restait le dos tourné au télécran. Bien qu'un dos, il le savait, pût être révélateur, c'était plus prudent. A un kilomètre, le ministère de la Vérité, où il travaillait, s'élevait vaste et blanc au-dessus du paysage sinistre. Voilà Londres, pensa-t-il avec une sorte de vague dégoût, Londres, capitale de la première région aérienne, la troisième, par le chiffre de sa population, des provinces de l'Océania. Il essaya d'extraire de sa mémoire quelque souvenir d'enfance qui lui indiquerait si Londres avait toujours été tout à fait comme il la voyait. Y avait-il toujours eu ces perspectives de maisons du XIX^e siècle en ruine, ces murs étayés par des poutres, ce carton aux fenêtres pour remplacer les vitres, ces toits plâtrés de tôle ondulée, ces clôtures de jardin délabrées et penchées dans tous les sens ? Y avait-il eu toujours ces emplacements bombardés où la poussière de plâtre tourbillonnait, où l'épibole grimpait sur des monceaux de décombres ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé un espace plus large et où avaient jailli de sordides colonies d'habitations en bois semblables à des cabanes à lapins ? Mais c'était inutile, Winston n'arrivait pas à se souvenir. Rien ne lui restait de son enfance, hors une série de tableaux brillamment éclairés, sans arrière-plan et absolument inintelligibles.

Le ministère de la Vérité - Miniver, en nov-langue - frappait par sa différence avec les objets environnants. C'était une gigantesque construction pyramidale de béton d'un blanc éclatant. Elle étageait ses terrasses jusqu'à trois cents mètres de hauteur. De son poste d'observation, Winston pouvait encore déchiffrer sur la façade l'inscription artistique des trois slogans du Parti :

La guerre c'est la paix

La liberté c'est l'esclavage

L'ignorance c'est la force

Le ministère de la Vérité comprenait, disait-on, trois mille pièces au-dessus du niveau du sol, et des ramifications souterraines correspondantes. Disséminées dans

Londres, il n'y avait que trois autres constructions d'apparence et de dimensions analogues. Elles écrasaient si complètement l'architecture environnante que, du toit du bloc de la Victoire, on pouvait les voir toutes les quatre simultanément. C'étaient les locaux des quatre ministères entre lesquels se partageait la totalité de l'appareil gouvernemental. Le ministère de la Vérité, qui s'occupait des divertissements, de l'information, de l'éducation et des beaux-arts. Le ministère de la Paix, qui s'occupait de la guerre. Le ministère de l'amour qui veillait au respect de la loi et de l'ordre. Le ministère de l'Abondance, qui était responsable des affaires économiques. Leurs noms, en nov-langue, étaient : Miniver, Minipax, Miniamour, Miniplein.

Le ministère de l'Amour était le seul réellement effrayant. Il n'avait aucune fenêtre. Winston n'y était jamais entré et ne s'en était même jamais trouvé à moins d'un kilomètre. C'était un endroit où il était impossible de pénétrer, sauf pour affaire officielle, et on n'y arrivait qu'à travers un labyrinthe de barbelés enchevêtrés, de portes d'acier, de nids de mitrailleuses dissimulés. Même les rues qui menaient aux barrières extérieures étaient parcourues par des gardes en uniformes noirs à face de gorille, armés de matraques articulées.

Winston fit brusquement demi-tour. Il avait fixé sur ses traits l'expression de tranquille optimisme qu'il était prudent de montrer quand on était en face du télécran.

George ORWELL, 1984 (1950)

Etude du texte :

1. *Texte structuré autour du télécran : Quel est le comportement de Winston vis à vis du télécran ? Quelle est la fonction de cet objet ?*
2. *Le paysage : de quoi se compose-t-il ? A quel fléau fait-il penser ? Quels sont les liens de Winston avec le passé ?*
3. *Le présent : Quelle est l'importance de Londres en Océania ? Observez l'architecture, l'occupation de l'espace aérien et souterrain, la langue, les slogans : que traduisent-ils quant à l'organisation du nouvel état ?*
4. *Les slogans et les 4 ministères : Précisez les paradoxes contenus dans les slogans, l'humour des attributions respectives de chacun des ministères, l'ambiguïté de leurs noms en nov-langue.*

Pistes de réflexion :

Comment la contre-utopie se traduit-elle dans :

- *le nouveau paysage urbain (le passé, l'architecture, l'âme)*
- *le nouvel état (organisation, programme, relations avec les administrés)*
- *les nouveaux individus (leurs liens avec leur histoire, avec la société, leur état d'esprit) ?*

Aujourd'hui, télé-réalité, Internet, webcams, vidéosurveillance, prennent le relais du Télécran. Appareils tyranniques dans 1984, les caméras sont désormais désirées. Sont-elles devenues l'instrument de la servitude volontaire ? Menacent-elles notre intimité ?

